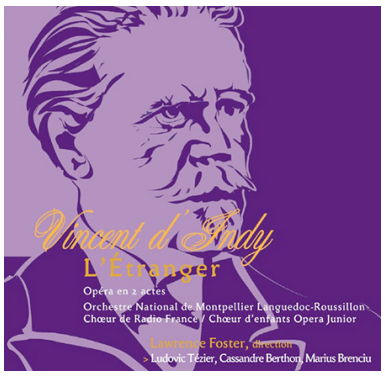
Compte-rendu, opéra. Montpellier, le 24 juil 2019. D'Indy : Fervaal. Spyres, Schonwandt



Compte-rendu, opéra en version de concert. Montpellier, Le Corum, Opéra Berlioz, le 24 juillet 2019. D'Indy : Fervaal. Spyres, Arquel, Bou… Schonwandt (version de concert). Neuf ans après la récréation en version de concert de *L'Etranger* (1903) de Vincent d'Indy (voir notre présentation du disque édité en 2013 par Accord : https://www.classiquenews.com/dindy-letranger-foster-20101-cd-accord/), le festival de Radio France remet au gout du jour la musique du compositeur avec l'un de ses ouvrages les plus emblématiques, **Fervaal (1897)** – voir notre présentation : https://www.classiquenews.com/vincent-dindy-fervaal-1897france-musique-dimanche-29-mars-2009-14h30/

Souvent qualifié de « Parsifal français », l'ouvrage laisse transparaître l'immense admiration pour Wagner, en choisissant tout d'abord d'être son propre librettiste, puis en puisant son inspiration dans la mythologique nordique, ici transposée au service de la glorification du peuple celte. Au travers du parcours initiatique de Fervaal, d'Indy met en avant ses obsessions militantes, entre patriotisme royaliste et ferveur catholique, incarnées par le mythe du sauveur, ici adoubé par le double pouvoir religieux et politique contre les menaces des envahisseurs sarrasins. L'avènement d'un monde nouveau en fin d'ouvrage signe la fin des temps obscurs et du paganisme, tandis que les destins individuels sont sacrifiés au service de cette cause. La misogynie et le profond pessimisme de d'Indy suintent tout du long, répétant à l'envi combien

l’amour n’enfante que douleur : la femme, dans ce contexte, ne peut représenter que l’enchanteresse qui détourne du devoir, rappelant en cela les sortilèges séducteurs de la Dalila de Saint-Saëns.



Si le livret tient la route jusqu’au spectaculaire conseil des chefs, et ce malgré une action volontairement statique en première partie, il se perd ensuite dans un redondant deuxième duo d’amour et un interminable finale pompeux. Initié en 1878, l’ouvrage trahit sa longue et difficile gestation par la diversité de ses influences musicales, de l’emphase savante empruntée à Meyerbeer et Berlioz au II et III, au langage plus personnel avant l’entracte. D’un minimalisme aride, difficile d’accès, le prologue et le I entremêlent ainsi de courts motifs aux effluves légèrement dissonantes, révélateurs d’ambiances fascinantes et envoûtantes, au détriment de l’expression de mélodies plus franches. L’orchestration laisse les cordes au deuxième plan pour privilégier les vents, tandis que les solistes s’affrontent en des tirades déclamatoires étirées, semblant se parler davantage à eux-mêmes qu’à leurs interlocuteurs.

On pourra évidemment regretter le peu d’interaction entre les solistes réunis à Montpellier, alors que d’autres versions de concert se prêtent parfois au jeu d’une animation minimale du plateau, à l’instar de celles proposées par René Jacobs. Quoi qu’il en soit, on note d’emblée le trait d’humour bienvenu de **Michael Spyres** (Fervaal) qui arbore un kilt sombre, sans doute pour rappeler ses origines celtes, avant de s’emparer de ce rôle impossible avec la vaillance et l’éclat des grands jours : très à l’aise tout au long de la soirée, il reçoit logiquement une ovation debout en fin de représentation. Ses deux principaux partenaires se montrent également à la hauteur de l’événement, tout particulièrement **Gaëlle Arquez** (Guilhen)

dont la pureté du timbre et la rondeur d'émission ronde ne sacrifient jamais la compréhension du texte. On note toutefois quelques légers problèmes de placement de voix dans les interventions brusques – qui ne gâchent pas la très bonne impression d'ensemble.
Mais c'est peut-être plus encore **Jean-Sébastien Bou** (Arfagard) qui séduit par son talent dramatique et l'intensité de ses phrasés, portés par une diction minutieuse. On lui pardonnera volontiers une tessiture limite dans les graves, tout autant qu'un manque de couleurs vocales ; d'autant plus que le baryton français semble souffrir d'une toux qui lui voile légèrement l'émission, ici et là. A ses cotés, hormis un inaudible Rémy Mathieu, les seconds rôles affichent une fort belle tenue, surtout à l'oeuvre dans la scène du conseil précitée. On mentionnera encore une fois la prestation parfaite de **Jérome Boutillier**, entre aisance vocale et interprétation de caractère, qui le distingue de ses acolytes.

On n'est guère surpris de voir Michael Schonwandt tirer le meilleur de **l'Orchestre de l'Opéra national Montpellier Occitanie**, en un geste classique très équilibré qui convainc tout du long, à l'instar des deux choeurs très bien préparés. Outre la diffusion sur France Musique, un disque devrait parachever cette renaissance de l'un des monuments de la musique française de la fin du XIXème siècle, dans la lignée de ses contemporains Chausson et Magnard.

Compte-rendu, opéra en version de concert. Montpellier, Le Corum, Opéra Berlioz, le 24 juillet 2019. D'Indy : Fervaal. Michael Spyres (Fervaal), Gaëlle Arquez (Guilhen), Jean-Sébastien Bou (Arfagard), Elisabeth Jansson (Kaito), Nicolas Legoux (Grympuig), Eric Huchet (Leensmor), Kaëlig Boché (Edwig), Camille Tresmontant (paysan, Chennos), François

Piolino (Ilbert), Rémy Mathieu (Ferkemnat, Moussah), Matthieu Léccroart (Geywihr, paysan), Eric Martin-Bonnet (Penwald, Buduann), Pierre Doyen (messager, paysan), Jérôme Boutillier (paysan, Gwelkingubar), Anas Séguin (Berddret), Guilhem Worms (Helwrig), François Rougier (paysan, berger, barde). Choeur de la radio lettone, Choeur et Orchestre de l'Opéra national Montpellier Occitanie, Michael Schonwandt (direction).

COMPTE-RENDU, opéra. VERBIER, le 22 juil 2019. STRAUSS : Die Frau ohne Schatten (la Femme sans ombre). Siegel…/Gergiev.



COMPTE-RENDU, opéra. VERBIER, le 22 juillet 2019. Richard STRAUSS, Die Frau ohne Schatten (la Femme sans ombre). Siegel, Magee, Herlitzius, Baciu, Lundgren, Värelä, Gergiev. Pour n'être pas aussi célèbre que le Chevalier à la Rose, Salomé ou Elektra, ***La Femme sans ombre*** est un chef-d'oeuvre, et on comprend mal que les grandes maisons la programment si rarement. Deux couples, minés par l'incommunicabilité, qu'un abîme social sépare, sont au coeur de ce conte féérique, philosophique, au lyrisme dense, pour une histoire qu'Hoffmansthal et Strauss inscrivent délibérément dans la continuation de la Flûte enchantée. Au terme

d’épreuves initiatiques douloureuses, ils seront réunis dans une humanité chaleureuse. L’opposition entre l’esprit et la matière se résoudra par leur union fertile dans l’homme. Comme Golaud recueillant Mélisande au cours d’une chasse, l’Empereur capture une gazelle, qui se métamorphosera en une jeune femme dont il fera l’Impératrice. Elle n’est plus d’essence divine, du royaume des Esprits, sans pour autant être du monde des hommes, où elle s’est aventurée. Aussi est-elle dépourvue d’ombre, ici synonyme de fertilité. Sa nourrice, qui lui est passionnément attachée, s’efforcera de lui acheter l’ombre de la Teinturière, également infertile, épouse du pauvre Barak.

La quête de l’ombre … et de l’humanité

La programmation de cette ***Femme sans ombre***, au **Festival de Verbier**, avec une distribution alléchante (Goerner, Stemme etc. dirigés par Gergiev), y a attiré un nombreux public. Las, quelques jours auparavant, la moitié des principaux rôles ont déclaré forfait, ce qui mettait toute la production en péril. Les remplaçants, tous wagnériens et straussiens réputés, fréquents partenaires du baryton allemand, ont été trouvés et l’on attendait non sans appréhension le résultat de cette cuisine improvisée. Ne boudons pas notre plaisir, même si certains remplaçants n’ont pas toujours l’épaisseur vocale des chanteurs défaillants, les premiers se sont totalement investis, d’autant plus engagés que les conditions étaient difficiles. La production a été sauvée par eux, et nous leur devons une réelle gratitude. Les échanges de regards entre l’Impératrice et la Nourrice, lors des saluts, traduisaient leur bonheur au terme d’une aventure périlleuse, mais aboutie.
Une bonne centaine de jeunes musiciens, venus du monde entier, la moitié pour la première fois, coachés par **quatorze solistes du MET orchestra** dans le cadre de l’Académie, vont constituer

le Verbier Festival Orchestra. Cette formation épisodique, annuelle, en renouvellement constant, mue par un engagement sans faille, se hisse au niveau le plus enviable sous la baguette experte de **Valery Gergiev**. Il rend idéalement toutes les intentions de la partition. Depuis le mystère féérique de la fauconnerie (“Ist mein Liebster dahin”), la chaleur de l’intérieur de Barak, la rage, la passion, la souffrance, l’amour, trouvent une traduction sublime et puissante. Toujours, l’orchestre séduit et flamboie, dans une extraordinaire richesse de timbres, pour une apothéose tourmentée au dernier acte. Les progressions, les équilibres subtils, les mixtures, les transparences sont rendus avec un art consommé.

Qui de l’Impératrice et de la Nourrice est le personnage clé ? Nous ne trancherons pas. Toutes deux sont aussi riches, la première, **Emily Magee**, est une soprano dramatique. imposante, lumineuse, mystique, humaine, d’une émission insolente. L’instrument est d’une rare richesse. La voix est charnue, ample, à la plus large tessiture, montant au contre-ré. Si le chant est remarquable, on attendait une progression psychologique plus fouillée, de la jeunesse à la pleine maturité. Par-delà son hostilité au monde des humains, on oublie souvent combine la Nourrice est attachée aveuglément à sa maîtresse. **Evelyn Herlitzius** lui donne une épaisseur, une vie réelles. Sa souffrance n’est pas moindre que celle qu’elle inflige aux autres. Son jeu et son chant nous émeuvent, quells que soient ses calculs pour permettre à celle qui est un peu son enfant d’acquérir une ombre. La voix est puissante, admirablement projetée, avec des stridences qui renvoient à Clytemnestre. **Miina-Liisa Värelä**, soprano dramatique finlandaise, est une des révélations de la soirée. Elle remplace au pied levé Nina Stemme, défaillante. Voix puissante, qui passe sans peine au-dessus de l’orchestre, ses moyens sont exceptionnels et la vérité de son jeu nous bouleverse. L’épouse délaissée, un instant mégère rebelle et autoritaire, profondément aimante, est remarquablement servie

par une voix franche, qui sait se faire véhémente comme caressante. L'Empereur est **Gerhard Siegel**, ténor wagnérien de classe. La voix est solide, sonore et bien timbrée, la diction exemplaire. **Bogdan Baciu** nous vaut un extraordinaire Messager, puissant, autoritaire. La voix est superbe, riche en couleurs. Ses interventions au premier comme au dernier acte sont autant de moments de bonheur. C'est **John Lundgren** qui remplace Matthias Goerne dans le rôle le plus humain de Barak, courageux, digne, aimant, supportant l'humiliation et la souffrance. La composition est aboutie, servie par un jeu dramatique convaincant et par une voix qui, pour n'avoir pas la rondeur de celle de Goerne, n'en est pas moins remarquable. Son "Aus einem jungen Mund" nous touche.
Les trois frères – devenus infirmes – de Barak ne sont pas sans rappeler l'interdit qu'arrêtait la franc-maçonnerie ancienne à l'endroit des « trois B » (borgne, bègue, boîteux), ce qui n'est certainement pas le fruit du hasard. Chacune de leurs interventions est parfaite, pleinement convaincante : les couleurs, la puissance, la projection sont un régal. Les abondants rôles secondaires sont tenus par de jeunes artistes de la Verbier Festival Academy, tous aussi doués et promis à de belles carrières.
A signaler enfin, des coupures habituelles et nombreuses – particulièrement aux deux derniers actes – pratiquées par les plus grands chefs (Böhm, Solti, Karajan…) aucune n'est perceptible (le quatuor du dernier acte, l'ultime intervention des voix des enfants à naître, sont bien là). La salle fait un triomphe aux interprètes, qui ont bien mérité ces longues ovations.

COMPTE-RENDU, opéra. VERBIER, le 22 juillet 2019. Richard STRAUSS, Die Frau ohne Schatten (la Femme sans ombre). Siegel, Magee, Herlitzius, Baciu, Lundgren, Värelä, Gergiev.

COMPTE-RENDU, critique. MONTPELLIER, le 14 juil 2019. LES PIANOS DE LA BALTIQUE : L Krupiński, P Jumppanen, M Rubackytė.



COMPTE-RENDU CRITIQUE LES PIANOS DE LA BALTIQUE, FESTIVAL RADIO FRANCE OCCITANIE MONTPELLIER, 14 juillet 2019, Lukasz Krupiński, Paavali Jumppanen, Mūza Rubackytė. Du 10 au 26 juillet 2019, la 35ème édition du Festival Radio France Occitanie Montpellier a rendu hommage à l'incroyable foisonnement créatif des pays nordiques: c'est un paysage musical exotique et vaste qu'elle a ouvert aux festivaliers, par la venue d'artistes autochtones, proposant un abondant répertoire de compositeurs célèbres ou méconnus. Le piano a été largement présent sur les scènes du festival, et l'après-midi du 14 juillet, une triade de récitals lui était consacrée. Les « Pianos de la Baltique » nous ont invités au voyage avec Lukasz Krupiński, Paavali Jumppanen, et Mūza Rubackitė.

Lukasz Krupiński: clarté et raffinement

Le benjamin Lukasz Krupiński, pianiste polonais âgé de 27 ans, a enchaîné de nombreux prix et distinctions; il est notamment

lauréat de l’édition 2015 du Concours Chopin de Varsovie où il a été demi-finaliste, et a été finaliste au concours Feruccio Busoni de Bolzano en 2017, et enfin Premier Prix du concours de San Marino en 2016. Si les compositeurs qu’il a choisi d’interpréter nous sont familiers, nous découvrons un artiste talentueux et inspiré, au jeu raffiné truffé d’idées musicales. Le troisième prélude et fugue en do dièse mineur BWV 872 du Clavier bien tempéré de Bach, conduit dans la profondeur du son et d’une émouvante tenue, précède la Barcarolle opus 60 de Chopin: comme il réalise bien ce balancement de la main gauche au tout début, par une légère suspension de son mouvement! Puis elle devient parfaitement stable sous le chant en tierces de la main droite au délicat rubato, libre et limpide, lumineux et comme bercé d’une heureuse et paisible insouciance. Sa Barcarolle avance dans une douce fluidité, laissant percer de micro-contrechants inattendus. Krupiński prend le temps des belles choses, dessine des guirlandes mélodiques aux lignes souples et déliées, met de l’air entre les notes, et lorsque le ton devient plus passionné, c’est sans emphase et sans tension précipitée, mais à pleine voix et dans la plénitude harmonique dont toute la richesse nous apparaît. C’est chanté, ça respire, c’est beau! La quatrième Ballade opus 52 de Chopin est de la même veine: elle chante, magnifiquement timbrée, dans une clarté naturelle. Lorsque l’effusion héroïque progressivement s’installe, la main gauche s’affermit, fait sonner les basses, soutient solidement de ses flots de notes le récit épique. Il y a dans le jeu de Krupiński, une largeur vocale et une transparence de l’harmonie qu’il n’écrase jamais du poids des fortissimi. C’est une ballade resplendissante et passionnée dont il a enfoui les sombres et déchirants accents. En cerise sur le gâteau, sa grande Valse brillante opus 18 de Chopin a du chien, et invite à la danse. Avec autant de délicatesse digitale et de soin apporté aux timbres, il aborde les pages tourmentées de la troisième sonate opus 23 de Scriabine, intitulée « États d’âme ». Dans l’agitation fougueuse du drammatico, comme dans la tendre contemplation de

l’andante, son jeu donne tout à entendre, étage les nappes sonores, s’ancre dans les graves, ou au contraire plane en apesanteur. Son programme s’achève avec la Valse de Ravel, qu’il fait virevolter, aérienne, grisante. Elle soulève des voiles de mousseline glissés sur le clavier d’un imperceptible mouvement de ses doigts, s’anime jusqu’au tourbillon final, exulte, éblouissante et vertigineuse. Krupiński n’aura cessé de nous séduire par sa démonstration d’un art pianistique dans toutes ses subtilités.

Paavali Jumppanen: dans la modernité

Paavali Jumppanen est un pianiste venu de Finlande. Formé auprès de Krystian Zimerman à Bâle, il a aussi étudié l’orgue, le pianoforte et le clavecin. Il a collaboré avec de nombreux compositeurs contemporains comme Boulez, Dutilleux, Murail, Penderecki et des compositeurs finlandais, dont Usko Meriläinen (1930-2004) dont il va jouer sa Sonate n°2. Auparavant ce sont trois des Dix pièces opus 58 de Sibélius qui introduisent son programme: Rêverie, Scherzino et Fischerlied. Le pianiste qui joue dans le fond du clavier pare d’une belle sonorité ces pièces attachantes alternant lyrisme à l’allure romantique (Fischerlied), modernité d’écriture qu’il souligne, et subtilité mélodique (Rêverie). S’il se révèle être un excellent interprète de la musique du XXème siècle, il est moins convainquant dans Schubert, dont il joue la Wanderer Fantaisie en ut majeur D 760. Le début manque de précision et de projection. Il semble prioriser une lecture verticale de l’œuvre dont le cours mélodique souffre un peu. Les passages « pp » sont d’une belle intériorité mais il ne parvient pas à donner d’ampleur dans les forte. Le voici dans son élément avec la Sonate n°2 de Meriläinen (créée par Solomon en 1966). Dans cette pièce austère alternant grands blocs d’accords et notes isolées répétées, il parvient à créer un monde mystérieux, par des effets d’échos, et de diffraction du son. Le pianiste rend, pour finir, hommage au compositeur français Debussy, et à notre fête nationale, dans des extraits

des Préludes du Livre 2. Bruyères a de belles couleurs mais il lui manque ce petit rien poétique et léger qui lui donne sa grâce, cet impalpable je-ne-sais-quoi. Par contre il fait merveille dans les autres préludes: Général Lavine est spirituel et bourré d'humour, Ondine une fée des eaux vivace, insaisissable et facétieuse, et les Feux d'artifice éclatent en fulgurances puis se dissolvent dans des liquidités habilement colorées avant de fondre dans l'évocation de la Marseillaise en lointain écho. On retiendra de ce concert la découverte d'un artiste ouvert sur la diversité des esthétiques et profondément attaché à la musique de son pays dont il a à cœur de partager l'univers et les émotions. D'ailleurs il reviendra en bis avec Sibélius et son merveilleux cinquième Impromptu de l'opus 5, miroitant et superbe de fluidité.

Mūza Rubackitė: le piano expressionniste

On connait l'engagement de la pianiste lituanienne Mūza Rubackitė dans la promotion de la culture de son pays après s'être impliquée pour l'indépendance de la Lituanie lorsqu'elle était sous le joug soviétique. Grande interprète de Liszt, elle a fondé en 2009 le Vilnius Piano Festival. Elle clôture cet après-midi nordique par un concert original et inédit consacré pour salpes grande partie aux compositeurs baltes. Le premier est le lituanien Mikalojus Konstantinas Čiurlionis (1875-1911), qui, fait exceptionnel, mena également une carrière de peintre, liant l'expression musicale à celle picturale. L'esprit romantique domine dans les six préludes et les deux nocturnes que la pianiste interprète avec passion. La personnalité forte de cette artiste éclate dès les premières mesures: son jeu direct ne cherche pas à séduire, ni même à s'arrondir, sans être pour autant anguleux. Elle laisse libre court à l'expression sans fard de sentiments âpres, rudes, ou même parfois violents, sombres, ponctuant ces accès de pauses méditatives bouleversantes et d'un apaisant épisode pastoral inattendu au cœur du pathos de ces pages. Ce sont ensuite

trois courts préludes (opus 13 n°1 et opus 19 n°1 et 2) du compositeur letton Jāzeps Vītols (1863-1948), élève de Rimski-Korsakov, qu'elle donne à découvrir. Le second (opus 19 n°2) surprend par ses accents presque schumanniens, voire même fauréens, tandis que l'opus 19 n°1 s'ébranle d'une agitation passionnée. Pourquoi Louis Vierne (1870-1937), compositeur français maître de la Schola Cantorum, dans un tel programme? Parce que sans doute ses Préludes pour piano opus 36 ont un thème qui renvoie à l'histoire douloureuse de la Lituanie que la pianiste a vécue dans toute son acuité: ils se réfèrent au déchirement et à la perte (l'angoisse de la guerre et la perte d'un être cher). Le second Livre rassemble des pièces aux titres sans équivoque: Évocation d'un jour d'angoisse, Dans la nuit, Suprême appel, Sur une tombe, Adieu, et Seul. C'est donc un cycle sombre et tragique dont Mūza Rubackitė exprime sans ménagement les désespérances, de la supplication éperdue de Suprême appel, la mélancolie désabusée de Sur une tombe, la douloureuse angoisse d'Adieu, le tourment de Seul qui s'achève dans l'extinction. On aurait ensuite attendu davantage de précaution sonore dans la Valse opus 38 et les quatre Études (opus 8 n°9, opus 42 n°5, opus 8 n°11 et N°12) de Scriabine. Mais le jeu de la pianiste persiste dans le même esprit. Enflammé, très exalté, il est lâché sans retenue, manque parfois de précision, demeure écorché, expressionniste. Les lignes mélodiques souffrent ici d'attaques trop dures, perdent en horizontalité, en subtilité. Le Liebestraum de Liszt apportera en bis une dernière touche réconfortante par son lyrisme chaleureux, à ce programme bouleversant mais par moment glaçant. Mūza Rubackitė n'est pas de ces musiciennes que l'on oublie. Elle est une grande dame, de celles qui ne maquillent rien, se livrent telles qu'elles sont, telles que leur histoire les a forgées, et donnent sens à leur art.

COMPTE-RENDU, critique, CONCERTS. MONTPELLIER, Fest Radio France, le 13 juillet 2019. Sokhiev, Chamayou, Guerrier…



COMPTE-RENDU CRITIQUE. CONCERT LES TABLEAUX D'UNE EXPOSITION-I, FESTIVAL RADIO FRANCE OCCITANIE MONTPELLIER, 13 juillet 2019, ONCT direction Tugan Sokhiev, Bertrand Chamayou, piano, David Guerrier, trompette, Sibelius, Chostakovitch, Moussorgski. Le Festival Radio France a ouvert sa 35ème édition le 10 juillet, « Soleil de nuit ». Jusqu'au 26 juillet, les musiques du Nord, le thème choisi cette année, ont diffusé un vent de fraicheur sur Montpellier et toute l'Occitanie, proposant quantité de découvertes et raretés aux côtés des monuments du répertoire. Les salles climatisées du Corum, immense espace en lisière de la vieille ville conçu dans les années 80 par l'architecte Claude Vasconi, ont offert aux festivaliers un confort appréciable à tous points de vue, en particulier acoustique. Le 13 juillet, le public était invité à une soirée grand format avec l'Orchestre National du Capitole de Toulouse sous la direction de son chef Tugan Sokhiev, le pianiste Bertrand Chamayou et le trompettiste David Guerrier.

SOKHIEV PROPULSE FINLANDIA

La salle Opéra Berlioz est pleine à craquer. Le piano n’occupe pas encore le devant de la scène. En prélude l’ONCT donne le poème symphonique Finlandia de Sibélius. On est dès lors conquis par la présence charismatique de Tugan Sokhiev à la tête de l’orchestre, qu’il embarque dans sa vision puissante et grandiose de l’œuvre du finlandais. La phalange toulousaine répond à merveille à sa gestuelle expressive et précise, belle de surcroît, dans ses moindres inflexions. Le chef pose sur l’œuvre de grands aplats de couleurs, caractérisant les timbres de chacun des pupitres. Il déploie la large opulence des cuivres, trace de grandes lignes avec les cordes au legato d’une homogénéité remarquable, auxquelles il mêle les couleurs rondes et suaves des bois. Sokhiev nous subjugue par sa manière de conduire les dynamiques, de soulever la grande masse orchestrale en partant de l’attaque la plus douce, mais enracinée, sans que l’on ne sente aucune inertie, aucune pesanteur terrestre, pour la propulser d’un seul souffle dans un lyrisme enivrant de beauté.

CHAMAYOU ET GUERRIER FONT CINGLER CHOSTAKOVITCH

Composé dans les années trente, le concerto pour piano, trompette et orchestre à cordes opus 35 de Chostakovitch est redoutable pour les doigts des pianistes de par la réactivité et la précision rythmique qu’il requiert. La trompette y tient un second rôle dans la mesure où son apparition est épisodique alors que le piano mène le jeu. Mais comme à l’opéra, le second rôle ici instrumental y est tout aussi essentiel. La trompette de David Guerrier illumine cette œuvre piquante où le piano ne tarie pas de son bavardage, par touches successives, dans la volubilité de son propos à l’articulation claire et, lorsque cela est opportun, dans le soutien infaillible du souffle. Bertrand Chamayou s’y jette avec des doigts acérés et lestes, ses phalanges précises et solides agrippent le fond des touches, décapent l’œuvre dans des

sonorités de fer (Allegretto). Le pianiste la prend à bras le corps, dans un engagement physique sidérant, guettant les gestes du chef et les instruments d'un œil furtif. La synchronisation est parfaite entre Sokhiev et les solistes, qui s'entendent pour la teinter de dérision et de férocité, d'espièglerie aussi, s'en amusent, en accusent les humeurs changeantes. Dans la longue mélopée du second mouvement (lento), Chamayou traverse des contrées intérieures ombrageuses de mélancolie, porté par le beau et lisse legato des cordes, relayé par le chant apaisé de la trompette bouchée, jusqu'au court moderato introduisant l'allegro con brio final, cinglant, irrésistible de furieuse et joyeuse frénésie. Le public a raison d'apprécier ces deux musiciens-comédiens qui ponctuent cette première partie avec le savoureux « Rondo for Lifey » de Leonard Bernstein.

TUGAN SO KIEV!

Tour au musée avec les Tableaux d'une exposition de Modest Moussorgski, dans l'arrangement de Maurice Ravel. Si Tugan Sokhiev et l'ONCT ont gravé ce chef-d'œuvre dans un CD remarqué, paru sous le label Naïve en 2006, leur interprétation en concert continue de fasciner par sa flamboyance. La somptuosité de l'orchestration de Ravel est bien servie par le chef qui n'a pas une approche monolithique de l'œuvre mais en souligne avec méticulosité toutes les subtilités. En grand coloriste, il brosse plus que des tableaux, et fait de chaque « intermezzo » une scène de théâtre, vivante, suggestive de toutes les expressions humaines. La fin est spectaculaire: il ouvre grand et large la Grande Porte de Kiev, monumentale mais pas écrasante, fait sonner de vraies cloches dans l'orchestre, et pare cet épilogue des feux des cuivres, clouant sur place un public revigoré, impressionné par tant de majesté. Pour finir, un bis qui arrive tout en douceur: la première Gymnopédie d'Éric

Satie arrangée par Claude Debussy.
Avec le mage Tugan Sokhiev, l’ONCT démontre une nouvelle fois son excellence. Puisse la connivence artistique de la phalange toulousaine et du chef russe durer et nous offrir encore longtemps autant de réjouissants programmes!